

Les coulisses de l'histoire

Patrick Deville, *Peste et choléra*, Seuil, 2012, 219 p.

Daniel Letendre

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letendre, D. (2013). Compte rendu de [Les coulisses de l'histoire / Patrick Deville, *Peste et choléra*, Seuil, 2012, 219 p.] *Liberté*, (299), 34–35.

Les coulisses de l'histoire

L'obstination tranquille d'un solitaire qui a transformé le monde malgré lui.

DANIEL LETENDRE

UNE PLÉTHORE de critiques littéraires qui s'entendent sur les qualités d'une même œuvre, ça mérite qu'on s'y attarde un peu, qu'on tente de percer le mystère de cette harmonie spontanée – bien que de joindre sa propre voix à celle du chœur revienne à s'insérer dans ce discours consensuel. Cette année, ce n'est ni le dernier Nothomb ni l'un des poulains de Richard Millet qui a retenu l'attention de la critique; les cahiers et magazines littéraires ont tourné autour (et je tiens à cet «autour») d'un seul roman – qui a d'ailleurs fait la liste courte de nombreux prix littéraires français (Goncourt, Renaudot, Médicis, Décembre) pour finalement remporter le Femina : *Peste & choléra* de Patrick Deville.

Après lecture du roman, il faut se rendre à l'évidence : *Peste & choléra* n'est assurément pas le meilleur des romans biographiques de Deville. L'entreprise historique débutée par l'écrivain en 2004 avec la publication de *Pura Vida : vie et mort de William Walker* a donné des textes offrant une lecture politique du passé plus convaincante. Il reste que *Peste & choléra* est un incontournable du paysage littéraire actuel, puisque Deville y propose, avec le récit de la vie du scientifique Alexandre Yersin, non pas simplement l'histoire d'un homme qui a silencieusement transformé le monde, mais une démonstration de la force du genre romanesque. Sous la plume de Deville, le roman devient en effet le révélateur du caractère essentiellement politique de toute action humaine.

Si vous avez lu les cahiers littéraires des journaux depuis la fin du mois d'août, vous savez sûrement qu'Alexandre Yersin, le microbiologiste, explorateur et agronome dont Deville nous raconte la vie, a fait partie du groupe fondateur de l'Institut Pasteur, qu'il a isolé le bacille de la peste, concocté une boisson qui deviendrait le Coca Cola et fait fortune grâce au caoutchouc. Or, Deville s'efforce de montrer que tous ces exploits ont été accomplis sans le moindre souci d'héroïsme, de gloire ou de reconnaissance. Yersin n'obéit qu'aux impératifs de son insatiable curiosité ainsi qu'à un désir d'émulation le poussant à faire honneur aux Livingstone, Stanley et Brazza dont les explorations africaines ont illuminé les rêves

de son enfance. Pour lui, une seule cause mérite sacrifice : la connaissance.

Yersin appartient à cette époque, le tournant du xx^e siècle, où la société française était guidée par le tocsin de la nouvelle Église moderne qu'est le progrès, celui-ci passant autant par les explorations visant à la découverte de nouveaux territoires que par le renouvellement du savoir et des techniques scientifiques et artistiques. Deville fait d'ailleurs de Rimbaud le pendant littéraire de Yersin. Le pasteurien et le parnassien (c'est étrangement tout ce que Deville garde du «voyant»), et «chez ces deux-là la même frénésie de savoir et de partir», le premier délaissant la microbiologie pour l'exploration et l'agronomie, le deuxième abandonnant, après l'avoir rénovée, la poésie pour le trafic d'armes. Mais surtout, chez les deux hommes, un mépris de la subordination de leur travail à une cause qui lui est extérieure, un même mépris pour tout travail intéressé, poésie ou science qui serait mise au service d'un ego individuel ou national. Plongés dans une époque où toute conquête, territoriale, scientifique ou artistique, fait la fierté à la fois du découvreur et de son pays, Yersin et Rimbaud sont aux yeux de Deville l'exemple même de la dévotion, parfois dévorante, à son art. Or, ces deux-là servent également d'exemple pour illustrer l'impossibilité d'échapper à l'Histoire.

PATRICK DEVILLE
Peste & choléra,
Seuil, 2012, 219 p.

Ce que les journaux ont tu et que vous ignorez si vous n'avez pas lu *Peste & choléra*, c'est que le portrait de Yersin n'est pas qu'une métonymie de ce tournant du xx^e siècle où «pour la dernière fois, peut-être de son histoire, Paris est une ville moderne», de cette effervescence littéraire, scientifique et exploratoire qui a donné au progrès une valeur positive aujourd'hui remise en question. Ce que les journalistes littéraires ont tu en s'en tenant à une simple description du spectacle de la trame narrative du roman, ce sont ses coulisses, là où la pensée du roman se construit, où son sens émerge. Ce n'est pourtant pas que Deville joue d'hermétisme en usant de formes tordues, en menant son lecteur sur de fausses pistes. Au contraire, il soulève dès les premières pages du livre le toit du théâtre pour exposer aux yeux de tous la mécanique du sens qu'il entend donner à la vie de Yersin.

L'incipit du roman, scène capitale dont Deville a choisi de faire le fil d'Ariane qui guidera le lecteur tout au long du récit, souligne simultanément les principaux traits de caractère du scientifique et l'angle d'approche grâce auquel l'écrivain construit le récit de sa vie : «La vieille main tavelée au pouce fendu écarte un voilage de pongé. [...] Un voiturier en habit referme sur lui la portière du taxi. Yersin ne fuit pas. Il n'a jamais fui. Ce vol, il l'a réservé des mois plus tôt [...]. Les troupes allemandes sont aux portes de Paris. [...] C'est le dernier vol de la compagnie Air France avant plusieurs années.»

Deville peint un Yersin marqué par ses aventures, attendant impatiemment de quitter Paris pour retrouver la mer de Chine; surtout, l'écrivain prend soin de l'inscrire dans son époque en insistant toutefois sur la complète indifférence du scientifique devant les aléas de la guerre, son imperméabilité à ce que Deville a nommé pour lui les «saletés de la

politique». Dans tous ces petits chapitres qui composent la vie de Yersin, Deville s'est en effet efforcé de montrer à quel point le chercheur n'obéit qu'à sa soif de savoir et comment il se détourne de toute commande le reliant directement à une manœuvre politique. Ses amis pasteuriens ont beau jeu de lui proposer la direction de l'Institut Pasteur de Saïgon : il la refusera, sentant que «c'est la bande à Pasteur qui le rattrape». De même, s'il consent à se rendre à Hong-Kong, frappée par la peste, c'est au nom de la science plutôt que pour servir la France dans ses combats politiques et scientifiques contre les Anglais et les Allemands. Il est en ce sens peut-être vrai que Yersin n'a jamais fui, mais il a en revanche tout fait pour ne pas rencontrer sur son chemin l'Histoire «avec sa grande hache», le bras armé du temps qui fait et défait les destins.

Or, l'Histoire a le bras long, et jusqu'aux derniers jours de la vie de Yersin, elle veillait à ne pas le lâcher : «On [le Vietminh] fouille les corbeilles à papier [...], trouve le dernier courrier de Yersin, prévient la guérilla que les impérialistes étudient les marées [...] et peut-être préparent un débarquement.» Anecdote romanesque, ni fausse ni vraie, qui révèle tout de même le parti pris de l'écrivain : un homme peut bien «mener son embarcation en solitaire», ses coups de pagaie formeront malgré lui des vagues sur le rivage du monde.

Deville, l'œil collé à sa longue vue temporelle, a fait le pari de raconter la barque *et* les vagues. Se donnant le rôle du «fantôme du futur, [du] scribe au carnet en peau de taupe», l'écrivain suit le scientifique du premier au dernier jour de sa vie. Cette posture spectrale du romancier auprès de son sujet provoque le brouillage des frontières entre présent et passé

et fait de Deville non plus un écrivain, un biographe, mais un espion du présent dans le passé, un «agent infiltré» qui enquête *dans* l'Histoire, qui plus est à une époque où celle-ci ne s'était jamais écrite aussi rapidement. Mais que cherche-t-il, ce fantôme du futur, auprès de Yersin, comme dans les romans précédents sur les traces de William Walker, de Brazza et d'Henri Mouhot? Quelle mission s'est-il donnée?

En épiant Calmette, un autre pasteurien, et Yersin discuter, l'espion écrit : «À les voir ainsi penchés l'un vers l'autre, on dirait deux militants clandestins de quelque groupuscule révolutionnaire, murmurant dans leur langage codé les rêves de surlendemain meilleurs. Ça doit être de la fraternité.» Tout au long du roman, Deville soulignera la force et l'importance des amitiés de Yersin, mais surtout le fait que ces liens entre hommes, l'émulation et la fraternité sont les relations minimales pour qu'il y ait avancement scientifique, social et historique. C'est peut-être là la question à laquelle Deville tente de répondre : pourquoi la France au tournant du xx^e siècle était-elle si moderne, révolutionnaire, grandiose? Et tout comme s'inscrit en creux dans l'histoire de Yersin celle du fantôme de l'avenir qui l'écrit, cette question sur le passé en cache une autre sur le présent : que manque-t-il à la France d'aujourd'hui et au monde contemporain pour qu'ils retrouvent cet appétit des découvertes, des explorations artistiques et sociales, une curiosité et une inventivité révolutionnaires, la simple idée d'avancement – et non pas la simpliste obsession du mouvement, du changement – qui suppose celle de l'avenir?

Le sens historique : voilà ce que lit Deville dans la vie des personnages qu'il a suivis jusqu'à présent. Bien que ces hommes soient guidés par les possibilités infinies que recèlent la nature, la langue, les territoires, ils succombent toujours au désir «d'avancer en tête de leurs caravanes et de faire mieux et plus grand que leurs pères absents». Le nez tourné vers l'avenir et le cœur vers le passé, ces hommes que dépeint Deville sont à leur tour les pères absents du présent, ceux dont «les rêves de surlendemain meilleurs» ont été oubliés ou pervertis par le passage du temps. Il s'agit, pour les fantômes du futur que nous sommes, de suivre la trace de ces personnages qui, parfois malgré eux, ont fait l'Histoire, de ces rêves irréalisés et en cela toujours chargés d'avenir qui demeurent le lien le plus puissant entre les hommes et les temps, car ces rêves – et c'est à nous de les découvrir, voire de les inventer – auront été rêvés pour nous. **L**



Baisser le regard.